

L'arène des pitbulls

Lina Chemsy

L'arène des pitbulls

Roman

© 2022 Lina Chemsy

Éditeur : Oum El Kheire Edition

Impression : Imprimerie Jouve / Mayenne

ISBN : **979-10-359-7894-5**

Dépôt légal : Décembre 2022

*A mes filles que j'aime tant,
A mon père et à ma mère,
A la mémoire de ma grand-mère.*

*Tu as le droit de te perdre mais le
devoir de te retrouver.*

Anonyme

*Un matin, on prend le temps
de se regarder vivre.*

Maxence Ferminé (Neige)

P R E A N B U L E

Taieb Chaabane ! Fils de chien ! J'aimerais voir ton visage se décomposer lorsque tu visionneras la vidéo et liras la lettre. Tu comprendras que c'est le début de la fin. Ta fin.

Cette première mort t'annoncera les suivantes. Je m'occuperai de chacun des membres de ta famille de renégats. Cette souillonne a cru m'échapper, elle payera cher ce qu'elle a fait.

Wallah, je m'arrangerai pour que tu souffres. Je verrai la peur dans tes yeux. Tu t'allumeras comme cent néons lorsque l'électricité parcourra chaque petite parcelle de ton corps. Tu espéreras mourir, mais la mort ne viendra pas ou elle sera tellement lente que tu me supplieras d'en finir avec toi. Je te regarderai mourir et je sais que ça me mènera droit au paradis. La Oumma sera débarrassée des vermines de ton acabit.

Inch'Allah.

CHAPITRE 1

SARAH

Quand ai-je commencé à écrire des contes ? Je crois que c'est après la mort de ma mère. J'ai appris son décès par ma sœur. C'était le pire jour de ma vie sans compter celui où j'ai retrouvé mon amie la grimace : « La pauvre, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire d'elle ? ». Ce moment où Houria, ma sœur aînée, n'a pu masquer son exaspération.

– Sarah, tu veux bien me donner ton passeport ? Je dois prendre des billets pour toute la famille, m'a-t-elle dit.

– Oui, tiens, le voilà.

Il était dans mon sac, j'en étais sûre.

– Sarah !

– Oui ?

– Ton passeport a expiré depuis un an déjà ! Tu as le passeport français ?

– Non..., je l’ai perdu..., je ne l’ai pas renouvelé, ai-je répondu en réalisant les conséquences de cette négligence.

Ma sœur Houria a vite fait de me le rappeler.

– Sarah !... Tu ne pourras pas nous accompagner à l’enterrement de Maman en Algérie, a-t-elle conclu effarée et, comme à chaque fois, agacée.

J’étais le vilain petit canard de la famille et j’ai été poursuivie ma vie durant par cette grimace traduisant : « Mais qu’est-ce qu’on va faire d’elle ?! ».

Après la perte de ma mère, j’ai affronté une autre réalité : Rafik ! L’homme avec qui je partageais ma vie depuis six ans n’a rien trouvé de mieux à faire que de désertir notre couple. Sa présence de plus en plus rare me faisait sentir que j’étais de trop. L’intruse. L’indésirable. Celle que ses regards méprisants et condescendants tuaient de coups de boutoir.

Depuis que nous avons emménagé à Lyon, sa ville natale où vivait sa famille au grand complet, je savais

que notre couple allait être soumis à rude épreuve. Pour le dire simplement, sa famille me détestait. Elle estimait que je n'étais pas assez bien pour le fils chéri. J'avais entendu sa mère s'entretenir avec je ne sais qui au téléphone : « Tu comprends, mon fils est médecin, il devrait se marier avec une femme instruite et belle. Qu'est-ce qu'il lui trouve, à cette fille ? Je ne comprends pas. Imagine ! Elle n'a que le niveau CAP et je ne te parle même pas de son apparence ! Elle est grosse et empâtée ! » Cette fille dont elle parlait avait payé le loyer de leur fils pendant toute la durée de ses études et fait en sorte qu'il puisse étudier sans travailler. Cette gourde-là était acceptable tant qu'elle n'avait pas pour ambition d'épouser le fils prestigieux.

Après le décès de ma mère, j'ai touché le fond. J'ai pris vingt-cinq kilos, en plus de ceux que j'avais déjà en trop, et suis passée du statut de personne en surpoids à celui de personne obèse. J'avais été mise sans ménagement à la porte de mon travail parce que j'avais fait des erreurs assez lourdes. J'étais la première à le reconnaître : se tromper deux fois sur trois en analysant le sang des patients, je l'admetts, j'avais abusé ! En conséquence, je me sentais si vide que je ne me levais plus de mon lit. Mon pyjama était

devenu ma seconde peau. Licenciée, j'avais beaucoup de temps à perdre, alors je me levais du lit pour aller à la cuisine chercher un pot de glace et je m'installais devant la télévision. Il me fallait une double source de lobotomie pour continuer à respirer.

Lorsque Rafik m'a enfin révélé l'étendue de son désamour, j'ai décidé qu'il était temps pour moi de partir. Je suis d'abord retournée chez mon père mais, très vite, j'ai décidé de m'installer chez ma grand-mère paternelle, M'ma Alliya. Je ne pouvais plus vivre dans la maison où avait vécu ma mère. Je ne supportais pas de voir ses affaires, la décoration que mon père avait laissée intacte lorsqu'elle l'avait quitté pour retourner vivre chez ses parents, Chaabane et Malika, les personnes les plus toxiques qu'il m'ait été donné de rencontrer. Si Maman a été aussi malade, c'est à cause de leurs incessantes disputes et de la violence dont faisait preuve mon grand-père Chaabane, jadis haut cadre de la police Algérienne.

M'ma Alliya, est la femme la plus généreuse et la plus gaie que je connaisse. C'est la seule qui ne m'ait jamais jugée. Elle m'offrait cette présence rassurante que je ne rencontrais nulle part ailleurs. Chez moi, tout le monde ne s'occupait que de Maman. Il ne fallait pas la déranger, même lorsque j'avais besoin

d'elle. Je n'avais pas le droit d'échouer à l'école ; Houria me rabâchait que j'étais nulle, que je n'aimais pas travailler et que je ne faisais aucun effort pour soulager Maman. Comment leur dire que je n'arrivais pas à lire parce que les lettres changeaient de place ? Comment leur expliquer qu'apprendre la table de multiplication était une pure torture et qu'effectuer un calcul mental était aussi ardu que de réciter une poésie dont je ne me souvenais plus alors que j'avais passé des heures à l'apprendre ? Comment leur expliquer que mes camarades de classe me trouvaient grosse et qu'ils se moquaient de moi lorsqu'ils me voyaient courir en cours d'EPS ? Comment leur avouer que ma maman me manquait lorsqu'elle partait loin et que je me demandais sans cesse quand elle allait revenir ? Alors je ne le disais pas ! Je n'étais pas du genre à savoir formuler ce qui s'agitait en moi. J'étais du genre à envoyer des baffes aux copains qui osaient se moquer de moi. Du genre à arrêter mes études parce que les professeurs me pompaient l'air et, surtout, du genre à me mettre en colère lorsqu'on me cherchait trop à la maison. Malika, ma grand-mère maternelle, cette peste, affirmait que j'étais la copie conforme de mon grand-père. Une pure insulte pour qui connaissait Chaabane.

Installée chez ma grand-mère, je passais mon temps à dormir. Elle me laissait tranquille. Je me levais pour manger et me rendormais aussitôt. Lorsque mon frère Djebar et ma sœur Houria venaient rendre visite à M'ma Alliya, je ne quittais pas ma chambre, je ne voulais pas me retrouver face à ma vieille amie la grimace.

Quand j'en avais assez de dormir, je m'installais sur le sofa du salon, et je noircissais les pages blanches de mon journal, ce miraculeux objet qui a toujours su m'écouter sans émettre le moindre son, ni la moindre remarque. J'étais la Calamity Jane de l'orthographe, mais mon journal était stoïque, il ne me reprochait rien. Comme il ne connaissait rien à la grammaire ni de la conjugaison, il acceptait de m'accompagner un bout de chemin jusqu'à sa dernière page.

J'écrivais tous les jours, des heures entières. J'avais mal au ventre. J'avais la sensation que l'on pouvait passer un poing fermé au travers de mon ventre. Le vide sidéral en plein milieu de mon abdomen. La douleur de ce vide était incommensurable. Plus j'avais mal et plus j'écrivais vite. Ma main essayait désespérément de suivre le rythme de mes pensées. « Tu es nulle, tu as toujours été nulle, tu n'as vraiment

pas honte de vouloir continuer à vivre ? » Une conversation s'installait dans ma tête entre plusieurs voix. Seule ma main était capable d'entendre ce qui se disait. Elle couchait si vite l'encre sur le papier qu'il était impossible de lire ce qui était écrit. Les carnets ne me suffisaient plus, j'ai alors demandé à mon père de me rapporter des rames de papier. J'avais besoin de les noircir et de les déchirer ensuite. Cela a duré plusieurs mois. Six mois, je crois, jusqu'à ce que le premier conte apparaisse dans ma tête. Un conte incroyablement simple, mais qui a eu un effet apaisant.

C'est l'histoire d'une fille qui s'appelle Chems et qui vit quelque part aux abords d'un village perché sur une colline dominant la mer. Chems n'a ni parents, ni frères, ni sœurs ; personne ne sait d'où elle vient, ni comment elle est arrivée au village. Chems aime vivre à l'ombre d'un majestueux chêne dominant la colline, elle y passe le plus clair de son temps. Lorsqu'elle a faim, elle toque à la porte d'une maison du village et y trouve l'hospitalité. Les villageois l'aiment. Ils pensent qu'elle les protège, ils sont persuadés que tant qu'elle vit au village, rien ne peut leur arriver. Lorsqu'elle est triste, Chems pleure, mais il n'est pas rare de la voir sauter de joie pour une

raison qu'elle est la seule à connaître. Chems est une bienheureuse. Elle vit, et c'est suffisant pour qu'elle se sente heureuse.

Voilà, c'était mon premier conte. Étonnant de simplicité. J'ignore pourquoi il me faisait autant de bien. Je me suis trouvée à faire de Chems mon amie imaginaire, elle m'accompagnait dans mes peines. Elle pleurait avec moi et se réjouissait lorsque j'arrivais à être joyeuse, autant dire qu'elle était très souvent triste. Être la cause de sa tristesse a fini par me donner envie de ne plus lui infliger constamment cet état. Après l'arrivée de Chems, je me suis rapprochée des personnes qui m'entouraient.

La première a été Keira, la dame de compagnie de ma grand-mère. Une femme discrète et très effacée qui avait l'âge de ma mère. Je ne savais pas grand-chose d'elle. Si elle parlait peu d'elle-même, elle était, en revanche, l'oreille la plus attentive que j'aie pu rencontrer. Elle m'écoutait me lamenter, raconter mon enfance malheureuse, mes difficultés à l'école, la dépression de ma mère qu'elle avait bien connue. C'était elle qui l'avait engagée comme garde-malade de mes grands-parents Chaabane et Malika. Elle en avait vu de toutes les couleurs avec eux. Ma mère m'assurait qu'elle n'avait jamais rencontré femme

plus dévouée et plus travailleuse que Keira. Malgré les colères de mon grand-père et la langue pendue de ma grand-mère, elle ne l'avait jamais entendue se plaindre. Maman lui était reconnaissante d'être aussi fiable lorsqu'elle-même ne l'était pas.

Keira se levait à l'aube et n'allait dormir qu'après avoir couché ma grand-mère. Certains soirs, M'ma Alliya demandait à Keira de préparer un thermos de thé vert à la menthe et les gâteaux qu'elles avaient fabriqués le week-end pour la semaine. Puis nous nous installions au salon pour écouter M'ma Alliya nous raconter des histoires ou des contes d'Algérie. En l'écoutant, je me goinfrai de ses fabuleux gâteaux, dont la fréquence de fabrication et la quantité avaient considérablement augmenté depuis mon arrivée dans la maison. Ils avaient remplacé mes pots de Nutella et de glace.

Ces soirées étaient une bénédiction. Ma grand-mère évoquait sa vie avec mon grand-père Bachir lorsqu'elle était arrivée en France en 1955. L'histoire que j'aimais par-dessus tout était sa rencontre avec Bachir et comment ils s'étaient mariés. M'ma Alliya n'avait que quinze ans lorsqu'elle a été demandée en mariage. Mon grand-père avait dix ans de plus qu'elle. Pour être sûre que son fils revienne au pays,

mon arrière-grand-mère avait décidé de lui choisir une femme et de le marier en Algérie, elle voulait éviter qu'il n'épouse une *Gaouria*, une française. Les choses ne se sont pas réellement passées comme elle l'avait prévu.

M'ma Alliya n'avait rencontré son mari que la nuit du henné, la veille du mariage ; mon grand-père en revanche l'avait vue en photo.

– Et toi, grand-mère, tu n'avais pas de photo de lui ? lui ai-je un jour demandé.

– Non, à l'époque, on ne donnait pas de photos aux jeunes fiancées. Les parents avaient sûrement peur que la fille n'intente à sa vie si elle s'apercevait que son mari était laid, vieux, infirme ou même borgne, m'a-t-elle répondu en riant. Dans la tradition Algérienne, l'homme n'était pas critiquable ! Moche ou beau, riche ou pauvre, c'était un homme et, à ce titre, il était au-dessus de toute critique, d'autant plus venant de sa future femme.

Lors de la cérémonie du henné, la famille de Bachir s'était rendue au domicile de ma grand-mère chargée de paniers en osier recouverts de satin blanc, décorés de rubans et débordant de bougies et de cadeaux. M'ma Alliya avait reçu des robes, des chaussures, de la lingerie et du parfum, le tout acheté en France,

signe du prestige de la famille de mon grand-père. Elle avait même reçu un beau bracelet en or que sa belle-mère exhibait fièrement pour tous les invités présents à la cérémonie. Alors que les aînées de sa belle-famille étaient absorbées à préparer la pâte du henné, M'ma Alliya avait jeté un coup d'œil à mon grand-père, qui en avait fait de même. Elle a ainsi enfreint les règles. Elle aurait dû garder la tête baissée et ne surtout pas regarder son futur époux. D'après ma grand-mère, cet échange de regard les avait scellés l'un à l'autre pour la vie entière. Elle l'avait trouvé éblouissant avec sa moustache en guidon et ses cheveux gominés. Elle avait su d'instinct qu'elle pouvait lui faire confiance et qu'elle allait l'aimer sa vie durant.

Si j'avais lu cette histoire dans un roman ou dans un conte, je me serais dit que c'était une histoire à l'eau de rose ; mais lorsque ma grand-mère la racontait, je ne pouvais pas douter de l'existence de l'amour.

– Lorsque je vivais avec mes beaux-parents, nous racontait M'ma Alliya, ma belle-mère testait mes connaissances en cuisine, en ménage, en broderie, en repassage et dans toutes les activités qu'elle estimait que je devais réaliser à la perfection en tant que belle-

fille. Elle vérifiait tout ce que je faisais. Elle était constamment sur mon dos : « N'essuie pas comme ça, tu laisses des traces sur les vitres, tu as oublié de laver par terre après le repas, ce linge va te casser les mains ? Laisse-moi faire, ce n'est pas comme ça qu'il faut s'y prendre ! » Je n'avais pas intérêt à manquer un plat ou une galette. Si j'avais le malheur de pétrir insuffisamment la pâte à pain, j'avais droit à des réprimandes. Ma mère m'avait pourtant bien préparée à ce qui m'attendait. En réalité, même si je faisais les choses comme il fallait, elle trouvait toujours à y redire.

M'ma Alliya s'est tue, elle semblait revivre son Algérie d'antan, un sourire nostalgique et rêveur illuminait son visage ridé. Elle était belle.

– Au bout de quelques mois de séparation, a poursuivi ma grand-mère, Bachir ne supportait plus de vivre seul, il voulait se réveiller le matin à mes côtés et manger une galette chaude faite de mes mains.

Elle rougissait lorsqu'elle évoquait ses souvenirs, j'étais émue de la voir ainsi.

– Lorsque ma belle-mère a appris que Bachir envisageait de m'emmener en France, elle s'est transformée en monstre. Avant cette décision, elle

était constamment sur mon dos ; après, elle voulait avoir ma peau. J'étais la cendrillon de la maison. Elle me faisait travailler du matin au soir. Lorsque je lavais le sol, elle faisait exprès de renverser de l'huile pour que j'aie le plus grand mal à le nettoyer. Elle me frappait parfois lorsqu'il n'y avait personne dans la pièce. Je ne pipais mot. Je ne voulais pas inquiéter ton grand-père, ni être la source de problèmes avec sa mère. Je devais patienter.

– Ça a duré combien de temps, grand-mère, avant que tu ne viennes en France ?

– Trois années. Ton grand-père devait accomplir de difficiles et longues formalités. À l'époque, le regroupement familial n'existait pas encore. Tu peux me croire, ma fille, ça a été très long...

– Et après, Grand-mère, comment es-tu venue en France ?

– Nous avons voyagé en bateau. J'avais pris le maximum de bagages. J'avais emmené mon trousseau pour meubler ma maison, et j'avais hâte de recouvrir mon lit avec le couvre-lit que j'avais tricoté au crochet. Je voulais dormir dans les draps que j'avais joliment brodés et mettre partout mes beaux

napperons. Je voulais montrer à ton grand-père la femme accomplie qu'il avait épousée.

Un air espiègle a fait son apparition dans ses petits yeux brillants de malice à cette évocation.

– Et alors, c'était comment chez vous ? Étais-tu contente, tu as pu décorer ta maison comme tu le voulais ?

– Je ne peux pas dire ça, non. Ton grand-père habitait un bidonville. À Nanterre. Moi qui, pendant trois années, m'étais imaginée vivre dans un appartement comme celui des français d'Algérie, voilà qu'en ce mois de septembre je me suis retrouvée devant une petite baraque construite de planches de bois et de tôles, les pieds totalement pris dans la boue. Moi qui étais citadine d'Alger, je peux te dire que ça a été un choc. Il pleuvait ce jour-là. Il y avait de la boue partout. Mes chaussures étaient sales et mes valises initialement blanches avaient pris la couleur de la douleur. Je ne voulais pas laisser transparaître ma tristesse, mais ton grand-père a bien vu que j'étais désappointée. Partout de la saleté. Les enfants avaient de la boue jusqu'aux genoux. Notre baraque et toutes celles autour étaient laides. Lorsque je suis entrée dans notre logis, j'ai été frappée par le manque de lumière et le froid. Il n'y avait pas de chauffage, ni

d'électricité. Tout était sombre. Au fond de la salle principale, dans un coin, j'ai vu deux matelas disposés sur une planche surélevée par des briques, c'était notre chambre à coucher. Elle était séparée du reste par un rideau. Dans le coin opposé se trouvait une table en formica, sur laquelle il y avait une bougie éteinte ; de chaque côté de la table, deux chaises étaient disposées. À l'entrée à gauche, à côté d'une petite fenêtre, un réchaud et quelques ustensiles étaient disposés sur une table basse. Je t'avoue, ma fille, que je ne savais pas si je vivais un cauchemar ou si c'était bien là que j'allais vivre avec ton grand-père. L'eau s'infiltrait par le toit et formait une flaque. Ton grand-père gardait la tête baissée et restait silencieux en rentrant les bagages. Le soir, sur notre lit, je me rappelle qu'il s'est assis à mes côtés et m'a dit : « Alliya, je sais que cet endroit n'est pas pour toi. Je travaillerai dur et, un jour, je construirai une maison à ta mesure. Je te le jure. Je te demande de me faire confiance et tu verras. » Cette nuit-là, ton grand-père a planté un rêve dans mon cœur, celui d'avoir ma propre maison un jour. Je savais qu'il allait le faire et je m'étais jurée de l'aider. Eh bien tu vois, cette maison que nous occupons toutes les trois est le fruit du serment que m'avait fait ton grand-père...

– Ça devait être difficile de vivre dans un bidonville, non ?

– Oh que oui, ma fille ! Nous avons vécu dix années assiégés par la boue, les ordures, les odeurs et les rats. Il n’y avait qu’un seul point d’eau pour les quelques milliers d’habitants du bidonville. Nous avons fait en sorte que l’intérieur de notre baraque soit le plus agréable possible. J’avais aménagé un coin pour abandonner les chaussures boueuses. Ton grand-père avait isolé les murs et surélevé le plancher. Le toit ne fuyait plus lorsqu’il pleuvait. L’intérieur était accueillant mais, lorsque nous sortions, nous étions rattrapés par la réalité du bidonville et sa laideur. Bachir s’agaçait parfois de ne pas trouver un logement plus décent. Tu sais, Sarah, aussi incroyable que cela puisse paraître, ton grand-père et moi étions malgré tout heureux. Nous ne manquions de rien. Je me réveillais à l’aube pour préparer la galette pour lui et nos petits, et je faisais en sorte que mes enfants soient toujours propres et sages. Je les accompagnais à l’école en portant leurs chaussures cirées. Lorsque nous arrivions dans le quartier de l’école, ils changeaient de paire discrètement. Mes enfants étaient les champions du monde en vitesse de changement de chaussures ! Je ne voulais pas qu’on

puisse se moquer d'eux. Nous n'aimions pas vivre dans ces conditions, mais nous n'avions pas le choix, il y avait une crise du logement et ton grand-père ne trouvait pas de location. Nous avons réussi à quitter le baraquement lorsque, aidé de son ami José, un Portugais, il a réussi à créer son entreprise en bâtiment. Il était intervenu pour réparer une fuite dans un appartement parisien délabré. Le propriétaire en avait hérité de son père qui venait de décéder. Il ne voulait pas le vendre mais, vu son état de détérioration, personne ne voulait y habiter. Comme il n'avait pas les moyens de le rénover, Bachir a proposé de le louer et de le retaper totalement contre trois mois de loyers gratuits. Il y passait tout son temps libre : le matin très tôt, ses soirées et ses week-ends. Au bout de deux mois, il avait tout restauré. Notre vie a totalement changé, nous avons le sentiment d'avoir franchi une étape importante. Nous nous sentions enfin respectables. Ton oncle Farouk a rejoint l'entreprise de ton grand-père après son CAP de plomberie. Ton père et ta tante Djamila ont pu poursuivre leurs études.

– Grand-père n'a pas voulu que papa Mehdi se joigne à eux ?

– Non, il voulait que ses jeunes enfants fassent des études, qu'ils deviennent des gens bien. Il était tendre avec eux, mais hors de question qu'ils aient de mauvaises notes ! Il était prêt à tout pourvu qu'ils deviennent des personnes respectables et instruites. Ainsi, ton père et ta tante Djamila ont eu des cours particuliers donnés par Annie, notre voisine. Nous avons eu la chance de la rencontrer. C'était une grande dame. Que dieu ait son âme.

La rencontre entre M'ma Alliya et Annie, sa voisine, avait eu lieu dans les escaliers de l'immeuble. Remarquant qu'elle éprouvait des difficultés à monter les escaliers avec ses courses, ma grand-mère lui avait proposé de l'aider. En voyant le tas de médicaments sur la table de sa cuisine et le désordre de l'appartement, elle avait compris qu'Annie était malade. Elle avait décidé de s'occuper d'elle jusqu'à ce qu'elle se rétablisse. Elle lui faisait des courses, passait lui faire le ménage ou lui préparait des soupes. C'était la tradition en Algérie, on se devait de s'occuper d'une voisine malade. Lorsqu'Annie s'était rétablie, elle avait proposé de se charger de la scolarité de mon père et de ma tante en remerciement de ce que mes grands-parents avaient fait pour elle. Annie était une enseignante à la retraite. Ma grand-

mère avait accepté au début mais, rapidement, elles se sont mises d'accord pour que ma grand-mère fasse le ménage deux fois par semaine contre des cours particuliers. Mon père est ensuite devenu agrégé de littérature moderne et ma tante Fatima, chercheuse en biologie. Elle vit avec sa famille à Montréal, au Canada.

C'est ainsi que j'ai appris quelle était l'histoire de mes grands-parents, et celle de papa d'ailleurs. Je ne connais pas le détail de la rencontre de mes parents. Je sais seulement qu'ils se sont connus en Algérie alors que Papa était enseignant de langue française à la faculté d'Alger et que Maman était son étudiante.

*

Je cherche comment l'exprimer à mon journal : je me sens mieux, comme ressuscitée d'une forme de mort. Ma présence dans cette maison et les soins que je reçois de Keira et de M'ma Alliya m'aident à reprendre vie. Hier, après ma soirée avec ma grand-mère et Keira, un conte m'est venu à l'esprit : l'histoire de Rym, l'hirondelle.

Rym est une petite hirondelle attachante et aimable. Alors qu'elle vole entourée de ses amies, une violente